

**Eugénie Bastié : « Le droit à ne pas être offensé corsète le débat »**  
**ENTRETIEN. Dans son dernier livre, la journaliste et essayiste passe au crible la vie intellectuelle et défend le débat comme « conversation conflictuelle ».**



Eugénie Bastié, journaliste et essayiste française. © BALTEL/SIPA / SIPA

Propos recueillis par Laetitia Strauch-Bonart

Publié le 26/03/2021 à 10h00

Comme l'a écrit Sudhir Hazareesingh, la France est « ce pays qui aime les idées ». Elle les aime tant qu'elle s'adonne volontiers au débat et que ses auteurs eux-mêmes réfléchissent à la nature de la vie intellectuelle. C'est ce que nous propose la journaliste au *Figaro* Eugénie Bastié dans son dernier essai, *La Guerre des idées : enquête au cœur de l'intelligentsia française* (Robert Laffont). Après deux livres remarquables critiques du féminisme *mainstream*, Bastié, elle-même friande de joutes intellectuelles, mène avec brio une investigation en même temps qu'une analyse de l'état du monde intellectuel français. En enquêtant sur le fond – les différentes familles de pensées, des « gauchistes » aux libéraux – comme sur la forme – la succession des « polémiques » ou le rôle des réseaux sociaux –, elle conclut à un rééquilibrage bienvenu entre l'expression publique des idées de droite et de gauche, mais aussi – en serait-ce la conséquence ? – à un refus croissant de la saine confrontation entre courants opposés.

**Le Point : Encore un livre sur les intellectuels ? N'y en a-t-il déjà pas pléthore ?**

**Eugénie Bastié :** Je n'ai pas cette impression. Il existe des ouvrages d'histoire des idées ou des livres consacrés à telle ou telle discipline, mais mon livre a l'ambition d'aborder ce sujet selon une double dynamique : qu'est-ce qui a changé aujourd'hui par rapport au passé récent ? Qui a gagné la bataille des idées ? Deux questions qui sont lancinantes dans notre débat public actuel où l'on s'interroge beaucoup sur le nouveau sectarisme et la question de l'hégémonie culturelle, revenue au centre de la conversation nationale depuis au moins le quinquennat de Nicolas Sarkozy. Auparavant, on ne se posait même pas la question tant cela semblait aller de soi : la gauche pensait et la droite, de temps en temps, gouvernait. Avec le retour des « conservateurs » et prétendus « réacs » dans le débat d'idées dans les années 2000, la question se pose de la nature du combat idéologique d'aujourd'hui.

**On va sûrement vous reprocher de n'évoquer que de « vieux mâles blancs » dans votre enquête. Pourquoi ne pas avoir élargi votre spectre ?**

Oui (*rires*) ! Ils sont âgés, car, pour être un grand intellectuel, il faut avoir une œuvre et du pouvoir. Cela n'arrive pas à vingt ans ! Mais je mentionne aussi de plus jeunes, comme Édouard Louis et Geoffroy de Lagasnerie, et les jeunes conservateurs. Quant aux femmes, c'est le résultat d'un effet générationnel qui se résorbera dans les années à venir.

**N'avez-vous pas rencontré davantage de penseurs qui vous sont proches intellectuellement ?**

J'ai tenté de contacter l'économiste et philosophe Frédéric Lordon proche de la gauche radicale qui n'a pas souhaité donner suite à ma sollicitation : je cite sa réponse dans mon livre. Lordon pense en substance que le pluralisme et la neutralité du débat démocratique sont le masque de la domination néolibérale, et que jouer ce jeu-là revient à faire le jeu des dominants. Pour moi, cette position est emblématique d'un certain sectarisme savamment théorisé, repris d'ailleurs par Lagasnerie qui est « contre le paradigme du débat ». Ils imitent Bourdieu qui refusait d'aller à la télévision. Pour autant, je cite extensivement ces auteurs de gauche. Dans la gauche *mainstream*, j'ai rencontré les historiens Patrick Boucheron et Pierre Rosanvallon, deux figures emblématiques de l'intellectuel progressiste qui intervient dans le débat. Mais il est vrai que, dans l'ensemble, aucune personnalité de gauche ne se distingue vraiment aujourd'hui, comme pouvaient le faire Bourdieu ou Foucault en leur temps.

**Vous estimez que la qualité du débat public laisse à désirer et vous attribuez en partie cela à une forme de simplification et d'accélération de la conversation due aux réseaux sociaux. Vous êtes très présente dans les médias et sur Twitter. Ne contribuez-vous pas à ce système ?**

Je ne critique pas l'existence d'un débat franc avec des positions tranchées. La polarisation n'est pas un défaut en soi. Mais elle doit être argumentée et courtoise. Un débat dans l'émission *Apostrophes* à la fin des années 1980 entre BHL et Maurice Bardèche me vient à l'esprit : ils débattaient de façon on ne peut plus courtoise alors qu'ils avaient des points de vue radicalement opposés (puisqu' Bardèche était un fasciste assumé). Ce qui caractérise le débat actuel n'est pas le culte du « clash » et de la « polémique », mais le refus de la confrontation. Dès que quelqu'un hausse la voix et dit ce qu'il pense, on trouve cela inacceptable. Prenez l'exemple récent d'Alain Finkielkraut, évincé de LCI pour avoir commenté l'affaire Duhamel : le dissensus sur une question où domine le consensus est perçu comme une recherche de « clash », alors qu'il exprime simplement une position, certes minoritaire, mais qui a droit de cité. En fait, on considère ces opinions comme blessantes. Quand je ne suis pas d'accord avec les opinions que j'entends dans les médias, je ne demande pas qu'on fasse taire ceux qui les expriment et je ne prétends pas qu'ils m'empêchent d'exister parce qu'ils portent atteinte à « mon moi de droite », à mon identité. Aujourd'hui, le sectarisme est fondé sur le sentiment.

**Est-ce vraiment inédit ?**

Quand Sartre dit que « tout anticommuniste est un chien », on ne peut pas dire qu'il ait un grand respect de l'adversaire, mais il ne dit pas : tout anticommuniste me blesse et il faut le faire taire. Il est plus facile de contrer un sectarisme fondé sur un jugement, même outrancier, que sur la subjectivité, car on ne peut pas débattre avec un sentiment. L'affirmation croissante du droit à ne pas être offensé corrompt le débat et se retourne d'ailleurs contre la gauche, qui est en train de goûter au sectarisme qu'elle a elle-même infligé pendant des années à la droite. Je pense, par exemple, à la psychanalyste Élisabeth Roudinesco qui vient de se faire traiter de « transphobe » parce qu'elle a parlé d'une « épidémie de transgenres », alors que, pendant des années, elle avait pathologisé le discours de droite, caricaturant tout scepticisme quant aux bienfaits de l'immigration ou du mariage pour tous en « haine » de l'altérité. La révolution dévore ses enfants.

**Quelle est la conséquence de cette polarisation ? La domination des extrêmes ou la convergence vers le centre mou ?**

Une certaine mode intellectuelle voudrait renvoyer dos à dos les « extrêmes » et se mettre en position d'arbitre des élégances en jouant sur la polysémie du mot « identité », comme si l'« identity politics » (politique identitaire) de la gauche woke était similaire à ceux qui défendent simplement l'identité française, c'est-à-dire la culture française – une culture qui a une dimension universelle, au contraire de l'agenda des partisans de la politique identitaire qui ne veut souder qu'autour de souffrances communes. Comme si les suprémacistes blancs avaient des chaires à l'université et voyaient leurs slogans relayés par les grandes marques mondialisées ! Ce faux parallélisme de la « tenaille identitaire » est malhonnête intellectuellement.

En parallèle, ces questions non débattues resurgissent de façon caricaturale aux extrêmes : le politiquement correct caricatural fabrique par mimétisme un anti-politiquement correct tout aussi caricatural. Quand on empêche les gens de parler, ils se mettent à crier. C'est un peu ce qui s'est passé avec Trump. Un autre risque est l'archipellisation du débat d'idées, c'est-à-dire la coexistence de courants de pensée, d'interprétations du réel qui ne se confrontent jamais : les gens de droite regardent CNews et ceux de gauche écoutent France Inter et France Culture. À l'avenir, le danger est que chacun aura son canal de diffusion et il n'y aura plus de plateforme commune pour que les opinions différentes et tranchées s'y confrontent.

**Cela n'a-t-il pas toujours été le cas ? Le public de *L'Humanité* n'a jamais été le même que celui du *Figaro*.**

Dans la société peut-être, mais chez les intellectuels, c'est un phénomène nouveau : ils avaient à mon sens des espaces communs où ils échangeaient, par exemple les colloques et les maisons d'édition. Je cite dans mon livre un débat entre Patrick Boucheron et Alain Finkielkraut qui n'arrivent même pas à se parler alors qu'ils ne sont pas des extrémistes. Ces deux personnes, il y a vingt ou trente ans, auraient pu dialoguer. Ils ne le peuvent plus, car ils s'accusent mutuellement de « faire le jeu de ». Il y a maintenant des maisons d'édition de gauche, d'autres de droite : autrefois Pierre Nora chez Gallimard était capable d'éditer à la fois Michel Foucault et Luc Ferry et Alain Renaut avec *La Pensée* 1968. Chacun se replie sur une forme de confort idéologique.

## **Est-ce la gauche qui n'a pas envie de parler avec la droite, ou le contraire ?**

La gauche confond souvent le vrai et le bien. Dans sa quête de pureté idéologique, elle traque et exclut les déviants. Ce phénomène tend à se radicaliser à mesure qu'elle perd du terrain selon le syndrome de la citadelle assiégée. Cela me fait penser aux communistes face à Soljenitsyne : quand il publie *Une journée d'Ivan Denissovitch* en 1963, l'intelligentsia communiste, alors au faîte de sa puissance, l'accueille plutôt bien, car elle ne se sent pas menacée. Mais quand il publie *L'Archipel du Goulag* en 1973, les communistes en plein déclin le dépeignent comme un « réactionnaire ». Parallèlement, la droite récupère les figures que la gauche abandonne. La gauche ne cite jamais les penseurs de droite, le contraire arrive fréquemment. Une situation que décrivait déjà Raymond Aron dans *L'Opium des intellectuels* : « La gauche a une telle supériorité de prestige que les partis, modérés ou conservateurs, s'ingénient à reprendre certains qualificatifs, empruntés au vocabulaire de leurs adversaires. »

## **« Guerre », « polarisation », « hégémonie »... Pourquoi utiliser un vocabulaire belliqueux pour décrire la vie des idées ?**

Comme dit Alain, « toute discussion est un commencement de guerre ». Un débat engage une partie de soi et nous avons tous fait l'expérience d'une dispute avec un de nos proches pour une idée. Penser, comme ce fut le cas dans les années 1990, que nous allons tous nous mettre autour d'une table et débattre sereinement de politique est une illusion – une « illusion du consensus », pour reprendre l'expression de Chantal Mouffe, la théoricienne du populisme de gauche. Cette illusion a laissé place à un retour de l'agôn (mot grec signifiant compétition, et plus précisément joute oratoire) en politique. Il y a donc deux écueils à éviter, l'illusion du consensus et, de l'autre, la guerre au sens littéral où l'on désigne des ennemis et où on les pourchasse. Le modèle du débat, pour moi, est celui d'une conversation conflictuelle, où l'on expose franchement ses divergences tout en essayant d'avancer de concert : c'est le désaccord civilisé.

La polarisation ne signifie pas non plus la fixité des idées. Un intellectuel doit être capable de changer d'avis face au réel. Tous ceux que j'admire, Péguy, Bernanos, Simone Weil, ont changé d'avis. Péguy a critiqué les excès du camp dreyfusard. Weil était pacifiste dans les années 1930, mais est devenue patriote en 1940 en reconnaissant s'être trompée. Bernanos, après avoir vu les exactions des franquistes, s'en est publiquement écarté. On dit souvent que ce qui caractérise un intellectuel est la cohérence de sa pensée, mais c'est aussi la capacité d'évoluer. Or, beaucoup d'intellectuels de gauche le refusent.

## **Alors, qui a gagné la bataille des idées ?**

Je suis tout d'abord frappée par la présence de deux discours entièrement opposés : quand, d'un côté, la gauche prétend que les « réacs » ont triomphé, de l'autre, la droite estime qu'« on ne peut plus rien dire ». S'il fallait simplifier, cependant, on pourrait dire que les intellectuels de droite ont davantage accès aux médias qu'hier, notamment sur les chaînes d'information en continu, mais que les universités n'ont jamais été autant de gauche. Dans leur enquête *Que pensent les penseurs ?*, Raul Magni-Berton et Abel François montrent que 73 % des chercheurs se disent de gauche et même 23 % révolutionnaires. Ce sont des chiffres en déconnexion totale avec le reste de la population. Qu'il y ait en général davantage de chercheurs de gauche se comprend, car la droite libérale et conservatrice est plus empirique que la gauche qui veut changer le monde et crée des systèmes en ce sens. Mais à ce point-là, c'est du jamais-vu.

À cela s'ajoute la question de la qualité de la recherche : ceux qui se prétendent aujourd'hui les héritiers de Foucault ou de Bourdieu ne sont pas Foucault et Bourdieu. La carrière universitaire n'attire plus les meilleurs, qui vont ailleurs. D'où un effet « moine soldat » chez le chercheur-militant.

## **Comment expliquer le succès du radicalisme woke ?**

C'est surtout le signe d'une faillite du politique, le revers de l'impuissance de la gauche : il est bien plus simple de proposer l'écriture inclusive ou l'accroissement de la diversité dans les médias que des pistes concrètes et crédibles de transformation économique. C'est du progressisme pas cher avec une radicalité de façade. Les penseurs marxistes qui nous restent n'ont pas tort de penser qu'aujourd'hui la lutte des races éclipse la lutte des classes.

## **Quels sont les thèmes les plus saillants de la guerre intellectuelle actuelle ?**

Depuis 20 ans, je dirais que c'est la question de l'identité : qui sommes-nous ? Qu'est-ce qu'un homme ? Qu'est-ce qu'une femme ? Qu'est-ce que la France ? C'est la question qui ressurgit alors que la mondialisation et l'individualisme ont bousculé tous les repères. La gauche est particulièrement divisée sur ce sujet, notamment sur la question de l'islam.

Surtout, un des nouveaux thèmes qui apparaît dans le débat public est la question de la liberté d'expression elle-même : que peut-on dire ? Faut-il distinguer l'homme de l'œuvre ? Qui décide de la légitimité d'une question ?

Ces questions provoquent des alliances de circonstance : les libéraux-conservateurs s'associent aujourd'hui avec la gauche laïque pour critiquer le mouvement *woke*. Mais il ne faut pas oublier les divergences importantes qui les séparent. Une grande partie de la gauche veut substituer à la gauche identitaire une sorte d'universalisme laïque asséchant qui voudrait nous arracher à nos appartenances culturelles ou nationales.

### **Comment jugez-vous l'état du débat intellectuel en France comparé aux États-Unis ou en Grande-Bretagne ?**

Eu égard à ce qui se passe dans ces pays, la France est un contre-modèle : la résistance au « wokisme » y est plus forte, y compris à gauche, et même au sein de la gauche radicale. On nous regarde de façon assez curieuse, comme une anomalie inquiétante ou au contraire positive.

### **Au fond, les débats que vous décrivez ne sont-ils pas fort éloignés des préoccupations des gens ordinaires ?**

C'est exactement le reproche que faisait la droite réactionnaire pendant l'affaire Dreyfus à ceux qui se battaient pour cet innocent. Barrès traite d'« intellectuels » les écrivains se battant pour Dreyfus, qu'il juge déconnectés du peuple. Tout le monde connaît le dessin de Caran d'Ache « Ils en ont parlé » : l'affaire Dreyfus déchirait dans chaque foyer. Comme l'a dit Péguy, c'est la grandeur de la France que l'innocence de Dreyfus soit un objet de débat et même de combat.

C'est un fait structurant de notre mentalité nationale : les Français s'intéressent davantage aux idées que d'autres peuples : un sondage a montré que plus des deux tiers des Français estimaient que la ministre de l'Enseignement supérieur Frédérique Vidal avait raison de demander au CNRS une enquête sur l'islamo-gauchisme à l'université. Le goût pour l'abstraction (ce « démon de la théorie » comme dit Antoine Compagnon) associé à un penchant très fort pour l'escarmouche sont peut-être à l'origine de ce cocktail français.



*La Guerre des idées. Enquête au cœur de l'intelligentsia française.* Eugénie Bastié. Robert Laffont, 2021.